

La Symphonie pastorale et Le Noeud de vipères:
Pouvoir transformateur du roman journal

A l'égard de la moralité et de la croyance religieuse, les narrateurs de La Symphonie Pastorale d'André Gide et Le Noeud de vipères de François Mauriac subissent des métamorphoses antithétiques. Le protagoniste de La Symphonie pastorale tombe de sa position de pasteur spirituellement assuré à celle d'un homme fort troublé qui agit contre les principes dictés par sa foi. Inversement, Louis dans Le Noeud de vipères se dirige de son état athée à la croyance chrétienne. En dépit de cette semblance d'évolutions complètement opposées, on constate chez les narrateurs une similarité profonde en ce sens que tous les deux finissent par se connaître. En fait, c'est l'écriture et la relecture de leurs journaux, combinées avec quelques événements clefs, qui causent les transformations des narrateurs, qui les mènent à se voir avec lucidité. C'est donc le roman journal, tel qu'il se manifeste dans ces deux oeuvres, que l'on cherche à approfondir. On s'appuiera surtout sur l'importance fondamentale du journal comme une force essentielle qui change celui qui écrit. Premièrement, on peut faire des remarques générales sur les structures, mais afin d'arriver finalement à une analyse des raisons pour lesquelles il fallait ces formes et à une explication des changements que ces journaux ont provoqués, il faut deuxièmement traiter quelques problèmes autodiégétiques: ceux du narrateur, du narrataire et de la justification du récit.

Le premier, sinon le plus évident, aspect à commenter sur les formes du journal dans ces romans, c'est qu'elles sont hybrides. En effet, le texte de Mauriac commence comme un roman épistolaire et se termine en forme de cahier ou de journal. Le

texte de Gide ressemble plutôt à un roman-journal traditionnel qui témoigne le présent au jour le jour; mais la première partie, dominée par le passé, rappelle également le roman-mémoires. Néanmoins, pareil à la deuxième partie du Noeud de vipères, le second cahier de La Symphonie pastorale est un véritable journal.

Afin de comprendre ce qui nécessite ces mélanges de formes, il faut tout d'abord parler des narrateurs. Au début de leurs récits, ils donnent leurs raisons pour écrire. Mais ce qu'ils disent n'explique pas suffisamment pourquoi ils écrivent. A la première page du Noeud de vipères, on rencontre un homme plein d'amertume. Louis, un homme de soixante-huit ans, s'est consacré à ce qui résulte de son propre complexe d'infériorité, c'est-à-dire à sa haine. Pendant sa jeunesse il s'était isolé de l'amitié des autres; il les avait méprisés intellectuellement. Paradoxalement, il les enviait, car il s'était trouvé socialement inférieur à eux, n'étant que le fils de paysans:

C'étaient presque tous des fils de famille, élevés chez les jésuites et à qui, lycéen et petit-fils d'un berger, je ne pardonnais pas l'affreux sentiment d'envie que leurs manières m'inspiraient, bien qu'ils m'apparussent comme des esprits inférieurs.¹

Qui pis est, Louis se sentait personnellement inférieur et répulsif: "ma jeunesse n'a été qu'un long suicide. Je me hâtais de déplaire exprès par crainte de déplaire naturellement" (M:29). Cette opinion si négative de lui-même explique pourquoi la soi-disant trahison d'Isa l'a tellement accablé. Quand il se croyait aimé par elle, "ce qui comptait c'était ma foi en l'amour que tu [Isa] avais pour moi. Je me reflétais dans un autre être et mon image ainsi reflétée n'offrait rien de repoussant"

(M:42). Pour Louis, elle, ou plutôt son amour, lui offrait la possibilité d'échapper à sa jeunesse, de s'échapper. Mais la nuit fatale où Isa a parlé de Rodolphe a tout détruit car Louis en a conclu: "Comment avais-je pu croire qu'une jeune fille m'aimerait! J'étais un homme qu'on n'aime pas!"

(M:68). Puis il s'est renfermé sur lui-même encore une fois. Il est retourné au silence qui "est une facilité à laquelle je succombe toujours" (M:68).

Bien que Louis se tienne en silence, c'est du silence de sa femme qu'il veut triompher au moyen de cette longue lettre qu'il écrit. Il avoue ça et là qu'il cherche à se faire comprendre:

Je veux que tu saches, je veux que vous sachiez, toi, ton fils, ta fille, ton gendre, tes petits-enfants, quel était cet homme qui vivait seul en face de votre groupe serré, . . . qui soufflait dans une autre planète. (M:16)

Pourtant il n'est pas toujours question de se faire entendre. Quoique Louis constate que dans son journal (sa lettre) "il ne s'agit pas plus ici de mon éloge funèbre écrit d'avance par moi-même que d'un réquisitoire contre vous" (M:17), il se justifie tout de même. Dans cette "confession" il cherche à humilier sa femme; il la blâme du désastre de leur vie conjugale. Il est vrai que Louis confesse ses vices; cependant il s'en excuse ou s'en justifie souvent. Par exemple, il a commencé à haïr ses enfants car ils ressemblaient trop à leur mère et, plus tard, parce qu'ils voulaient son argent, leur héritage. Louis déteste aussi la religion; l'irréligion était une forme vide qu'il emplissait "de ma déception amoureuse et d'une rancune presque infinie" (M:95). On y trouve impliqué par Louis la culpabilité d'Isa seule.

Au début de La Symphonie pastorale, on ne

dégage pas de la surface toute cette complexité d'émotions ou de justifications. Le narrateur est un pasteur qui semble agir tout à fait en harmonie avec le monde ecclésiastique. La raison d'être de son journal est, selon lui, toute simple: "J'ai projeté d'écrire ici tout ce qui concerne la formation, et le développement de cette âme pieuse [Gertrude]". Avec un but si désintéressé, on dirait que le narrateur n'a pas d'importance. Pourtant le pasteur ne suit guère son plan. S'il ne veut que tenir un journal des progrès d'une jeune fille aveugle, comme le lui a suggéré le docteur Martins, il prendrait soin de donner des renseignements précis. Au contraire, il n'a commencé le journal qu'à peu près deux ans et demi après avoir trouvé Gertrude! En outre, des remarques telles que "Mais je crois inutile de noter ici tous les échelons premiers de cette instruction . . ." (G:50), nient son intention déclarée, la dévoilent comme un prétexte pour écrire. Au fur et à mesure, on aperçoit cela, bien que le pasteur ne raconte pas la biographie de Gertrude; il explore sa propre histoire, comme le fait aussi le narrateur du Noeud de vipères.

Louis s'adresse à sa femme, pour se faire comprendre, dit-il, mais il ne compte pas lui rendre la confession qu'après sa mort, ce qui ne convainc pas complètement le lecteur. Au contraire, ce qui s'y manifeste c'est un besoin d'écrire. En fin de compte, ses écrits ne semblent pas avoir de but extérieur. C'est-à-dire que Louis ne les fait pas entièrement pour se faire comprendre par autrui, mais pour se comprendre. Au commencement il ne le perçoit pas lui-même; il se demande: "quelle est cette fièvre d'écrire qui me prend aujourd'hui, anniversaire de ma naissance?" (M:157). Beaucoup plus tard il constate que dans le travail d'écrire il trouvait "un soulagement, une délivrance" (M:157). Le journal a donc une utilité thérapeutique; il lui sert de moyen de retrouver son être authentique et, à la fin, de se connaître.

On constate plus ou moins la même chose chez le pasteur, pour qui la présence de Gertrude "me forçait de réfléchir à ce que jusqu'alors j'avais accepté sans m'en étonner" (G:47). Cette Gertrude bouleverse la vie du pasteur sans qu'il s'en rende compte consciemment et, comme on vient de le vérifier, il ne tâche pas avec consistance de relater le développement de l'aveugle. Au contraire, il se laisse tant aller sur sa propre vie, de sorte que le journal devienne son moyen de se scruter. Il est facile de croire qu'il lui fallait une telle façon de se connaître: un pasteur donne des conseils, il n'en demande pas. Comme dans le cas de Louis, le pasteur n'a pas de très beaux rapports avec sa famille, une source à laquelle on recourt souvent lorsque l'on se sent troublé. Il décrit sa femme et leur vie conjugale ainsi:

Le seul plaisir que je puisse faire à Amélie, c'est de m'abstenir de faire les choses qui lui déplaisent. Ces témoignages d'amour tout négatifs sont les seuls qu'elle me permette. A quel point elle a déjà rétréci ma vie, c'est ce dont elle ne peut se rendre compte. (G:63)

Avec cette mauvaise opinion, méritée ou non, il n'est point surprenant que le pasteur ne discute pas ses peines avec elle, surtout car la cause trahit leurs vœux de mariage. De même pour ses enfants, qu'il dépeint aussi péjorativement: "On les croit tendres, ils sont cajoleurs et câlins" (G:28). On penserait aussi qu'un pasteur qui a confiance en sa conduite et sa foi parlerait à Dieu, qu'il prierait. Mais avec son cœur obsédé, il recourt au journal afin de comprendre.

Ainsi voit-on que la forme du journal, ou du moins l'acte d'écrire, offrait à ses hommes isolés la possibilité "de mettre un peu d'ordre" (G:137) dans leurs pensées, de donner forme à l'informe et

enfin de s'analyser. En plus, ce choix de moyen exprime aussi un besoin élémentaire chez Louis. Un attribut de base dans sa personnalité, c'est le narcissisme et le journal est la façon parfaite pour se contempler. On remarque le côté narcissique de Louis quand il se regarde dans la glace au lieu de confronter directement sa femme et qu'il décrit la déchéance de sa mère: ". . . il n'était guère question que de cet animal [un petit chien]. Elle n'écoutait plus que je lui disais de moi" (M:85). Son narcissisme se voit surtout quand il parle de l'amour: il aime les personnes chez qui il ne se reflète pas d'une manière repoussante. Pour Louis le journal, comme l'amour ou une glace, sert à se faire refléter et ainsi à apaiser son narcissisme.

Il reste un autre problème autodiégétique à discuter, celui du "reliable narrator." Pourtant je crois qu'il se présente dans ces textes d'une manière différente qu'ailleurs, précisément dans les parties qui sont de véritables journaux. Lorsqu'on écrit pour soi-même et qu'on cherche la vérité, pas la justification, il ne s'agit ni de rhétorique ni de mensonges. Le vrai problème n'est pas qu'on se ment, mais que la perspective bornée de l'homme risque d'obscurcir son jugement et ses interprétations. On ne voit clair toujours, on peut facilement se méconnaître. Par exemple, on se fie à Louis. Ce n'est pas dire qu'on croit toujours ce qu'il dit mais, quoiqu'il soit avocat, on ne pense pas qu'il plaide ou qu'il mente exprès. Il est simplement myope et trop sensible. Ce pauvre homme croit qu'il perçoit tout très nettement:

Le trait dominant de ma nature, . . .
c'est une affreuse lucidité. Cette habileté
à se duper soi-même, qui aide à vivre la
plupart des hommes, m'a toujours fait défaut.
Je n'ai jamais rien éprouvé de vil que je
n'en aie eu d'abord connaissance... (M:17)

Néanmoins le lecteur sent que Louis se trompe. En lisant ce qu'il raconte de la liaison d'Isa avec Rodolphe, on pense qu'il y a mal réagi, qu'il l'a mal interprétée et ainsi a provoqué sa propre chute. A la fin de sa vie, il admet qu'il s'était toujours limité aux apparences, que "Jamais l'aspect des autres ne s'offrit à moi comme ce qu'il faut crever, comme ce qu'il faut traverser pour les atteindre" (M:248). Ainsi voit-il aussi bien que le lecteur son manque d'omniscience et les fausses interprétations qui en résultent.

Le pasteur dans La Symphonie pastorale a ce même défaut. Pourtant il est présenté beaucoup plus ironiquement dans ce roman car le lecteur sait longtemps avant lui que sa vision est voilée, qu'il est aveugle en ce qui concerne l'amour potentiellement charnel entre Gertrude et lui. Plusieurs indications traduisent cet amour au lecteur, Gertrude l'énonce même, mais le pasteur ne veut pas le concevoir tel qu'il est. Ce n'est qu'après avoir lu son journal qu'il se confesse:

. . . je ne consentais point alors à reconnaître d'amour permis en dehors du mariage et que, dans le sentiment qui me penchait si passionnément vers Gertrude, je ne consentais pas à reconnaître quoique ce soit de défendu Et de mon côté je me persuadais que je l'aimais comme on aime un enfant infirme. (G:100)

Le problème du "reliable narrator" est évidemment plus complexe chez le pasteur que dans le cas de Louis car le pasteur ne voulait pas voir clair, il veut se convaincre que leur amour est innocent pour se justifier. D'ailleurs, on n'a pas la même confiance en lui qu'en Louis parce que dans la première partie où il destine le journal à un narrataire non spécifié, il est très conscient de l'effet de sa rhétorique. Par exemple, quand il amène Gertrude

chez lui pour la première fois il dit: "J'aurais voulu raconter mon aventure, parler aux enfants, les émouvoir en leur faisant comprendre et sentir..." (G:26). Quand il parle ainsi, en pasteur, ou lorsqu'il arrange son discours afin de se montrer sous une meilleure lumière, on se méfie de lui. Comme illustration de cette dernière façon de manipuler consciemment le narrataire, on se rapporte au moment à Neuchâtel avec Gertrude où il oublie complètement d'acheter la boîte de fil pour sa femme. Au lieu de dire franchement qu'il a tort, il prépare le lecteur par une description tout à fait négative de sa femme, pour ainsi échapper à ou réduire la désapprobation du lecteur.

Revenons maintenant aux questions de la forma. Pour préciser là-dessus, il faut constater tout d'abord que ces deux oeuvres sont bipartites. On remarque dans la deuxième partie de chaque oeuvre un changement immédiat de forme et de temps. La deuxième moitié du Noeud de vipères est un vrai journal; le narrateur se rend compte qu'il est son propre narrataire. Louis dit des pages qu'il écrit: "Elles ne s'adressent plus à personne" (M:157). On constate ce même changement de narrataire dans La Symphonie pastorale au début du second cahier quand le pasteur se parle: "je m'explique à peine comment j'ai pu jusqu'à présent m'y méprendre" (G:99-100). Dès la première page de la deuxième partie, chaque narrateur s'entretient consciemment; chacun nie ainsi le but initial de son récit. Après avoir entendu ses enfants comploter contre lui, Louis rejette tout effort de communiquer avec Isa dans son journal: "celle pour qui je me livrais, ici, jusqu'au fond, ne doit plus exister pour moi" (M:157). Donc la lettre se transforme en journal et devient une chose pour Louis seul, un soulagement et un travail thérapeutique. Il pense même à l'égard de ses écrits qu'il "faudra les détruire dès que je me sentirai plus mal" (M:157); il ne les destine plus qu'à lui-même.

Quant au pasteur, c'est la relecture de la première partie qui transforme son journal. La nuit du 24 avril il relit tout ce qu'il a écrit et il confesse que:

J'ai rapporté ces conversations non seulement telles qu'elles ont eu lieu, mais encore les ai-je transcrites dans une disposition d'esprit toute pareille; à vrai dire ce n'est qu'en les relisant cette nuit-ci que j'ai compris... (G:101)

Effectivement ce n'est pas l'acte d'écrire ("je me méprenais encore, et encore en transcrivant ces propos," G:101), mais la relecture qui éclaire le pasteur. Alors c'est ce dédoublement tangible qui le mène à se connaître et, pour ainsi dire, à voir sa chute. Au contraire de Louis qui change assez vite, le pasteur ne veut pas faire face à lui-même. Comme il a essayé de maintenir le bonheur de Gertrude à travers l'ignorance du pêché, ainsi fait-il pour lui-même. Il évite le sujet de Gertrude et de son amour coupable pour elle. Ce n'est qu'au 18 mai qu'il commence à admettre la culpabilité de cet amour bien qu'il hésite d'ailleurs à l'écrire. Puis, trois jours plus tard, il retourne en arrière--dans l'aveuglement de sa raison--disant: "je n'accepte pas de pécher, aimant Gertrude. . . : elle a besoin de mon amour" (G:132). Ensuite, il devient de plus en plus évident que le pasteur perd sa foi aussi. Par exemple il dit: "Je ne peux plus prier qu'éperdument" (G:131) et plus loin: "Seigneur, il apparaît parfois que j'ai besoin de son amour [celui de Gertrude] pour vous aimer" (G:134). Il sent qu'il plonge "dans une nuit abominable!" (G:137) et, comme Gertrude, il a besoin de savoir. C'est en écrivant et en se relisant qu'il aperçoit ceci. Mais il faut la mort de Gertrude et la conversion et l'accusation subséquente de Jacques pour complètement dévoiler sa

vision. Dans la dernière entrée il veut qu'Amélie prie pour lui car il a besoin d'aide. Enfin il sent le vide de son coeur, son manque de foi. Il ne se méconnaît plus.

Chez Louis, il ne s'agit pas d'une telle progression linéaire d'un pôle moral à l'autre. Mauriac rend le changement énorme de Louis beaucoup plus vraisemblable en faisant prévoir sa conversion dans le dernier chapitre de la première partie. Il est important de noter que Louis se relit aussi: "j'ai relu ces dernières pages--stupéfait par ces bas-fonds en moi qu'elles éclairent" (M:148). Un peu plus loin il ajoute: "Je ne puis plus rien récolter au monde. Je puis seulement me connaître un peu mieux moi-même" (M:149). Ici se trouve incontestablement l'implication que le journal est pour lui seul, pour se connaître. C'est donc après avoir relu quelques pages qu'il arrive à imaginer la possibilité de recommencer la vie, allusion évidente à la renaissance chrétienne. Il termine le onzième chapitre en disant: "me voici devenu étranger à ce qui était. . . . Enfin je suis détaché. . . ; je dérive. Quelle force m'entraîne?" (M:153). En effet, le résultat de la relecture, c'est la disposition de son esprit à la grâce. Malheureusement, ses enfants le repoussent et il s'éloigne de cet état de grâce possible. Néanmoins il reste toujours un peu adouci. Avant de quitter Isa pour se venger de ses enfants, Louis tient des attitudes bien différentes. Il doute des conclusions qu'il a tenues pendant toute sa vie, surtout à l'égard de sa femme:

Un doute me vint, à cette minute-là. Est-il possible pendant près d'un demi-siècle, de n'observer qu'un seul côté de la créature qui partage notre vie? . . . Tendance fatale à simplifier les autres; élimination de tous les traits qui adouciraient la charge, qui rendraient plus humaine la caricature dont notre haine a besoin pour sa justification...

Il se dit ceci, mais la mémoire de ses enfants-vipères lui est venue à l'esprit et il s'est séparé d'Isa à jamais.

Les événements qui suivent ce départ rendent l'esprit de Louis docile et l'ouvrent encore à la grâce. Tout d'abord il y a la trahison de Robert:

Pendant des années, j'avais rêvé de ce fils inconnu. Au long de ma pauvre vie, je n'avais jamais perdu le sentiment de son existence. . . . Enfin je jouais ma dernière carte. Je savais qu'après lui je n'avais rien à attendre de personne. . . . Maintenant c'était fini.
(M:214-215)

Cette perception l'émeut à de nouvelles conclusions: "J'ai mis soixante ans à composer ce vieillard mourant de haine. Je suis ce que je suis; il faudrait devenir un autre. O Dieu, Dieu... si vous existiez!" (M:216). Et puis il y a un autre renversement d'une chose à laquelle il s'attendait toujours: Isa meurt avant lui. En réaction il avoue: "Une perturbation dans les astres ne m'eut pas causé plus de surprise que cette mort, plus de malaise" (M:220). Il se rend compte que sa femme ne saura jamais "qu'il existait un autre homme en moi" (M:224). Sa haine meurt et il peut enfin regarder ses enfants d'une nouvelle perspective, sans horreur, et ensuite leur donner le lourd fardeau de ses possessions. Enfin il commence à vraiment voir clair: "Je me suis toujours trompé sur l'objet de mes désirs. Nous ne savons pas ce que nous désirons, nous n'aimons pas ce que nous croyons aimer" (M:243). Au moment où il trouve les petits morceaux du journal d'Isa, il renaît et confesse son crime de n'avoir jamais cherché au-delà de ces vipères, au-delà des apparences, d'avoir rejeté la vie chrétienne à cause de ses enfants pharisiens:

Ce que j'avais tant exécré, toute ma vie,
. . . ce n'était que cela: cette caricature
grossière, cette charge médiocre de la vie
chrétienne, j'avais feint d'y voir une
représentation authentique pour avoir le
droit de la haïr. (M:273)

Enfin il nie la lucidité qu'il croyait posséder
jusqu'à ce moment et il peut admettre de s'être
bouché les oreilles quand Marie mourait: "A ce che-
vet, pourtant, le secret de la mort et de la vie m'a
été livré... Une petite fille mourait pour moi...
J'ai voulu l'oublier" (M:273). Or il perçoit la
signification de sa mort comme pareille à celle du
Christ. Cette révélation l'éclaire et il meurt con-
verti. Il est essentiel d'ajouter que cette dernière
partie, écrite à Calèse, commence avec de nouveaux
narrataires (les enfants de Louis) et, plus important,
avec la relecture. En fait, avant de décrire la
trahison de Robert et de ses enfants légitimes et
avant de relater la mort d'Isa et le don de l'héritage
à ses enfants, il se relit: "A chaque instant, je
m'interromps et cache ma figure dans mes mains.
Voilà l'homme, voilà un homme entre les hommes, me
voilà" (M:197). Comme pour le pasteur, c'est le
journal, surtout la relecture, qui lui permet ou le
force à faire face à lui-même et l'aide à se connaî-
tre.

Une dernière similarité entre les textes est
celle du temps des récits. Les premières parties
des deux journaux sont dominées par le passé, bien
que le présent s'interrompe souvent. Dans les
deuxièmes parties, en revanche, c'est le présent qui
figure surtout, parce que les événements contempo-
rains, y compris la relecture, deviennent si impor-
tants et si bouleversants, que les narrateurs doivent
les traiter. A la fin Louis ne parle que dans le
présent parce qu'il s'est enfin libéré, s'est élevé
au-dessus de son passé, par sa conversion. Au

contraire, le pasteur tombe à la fin de son histoire, mais il écrit, lui aussi, dans le présent car la base solide de son passé, sa foi, n'existe plus.

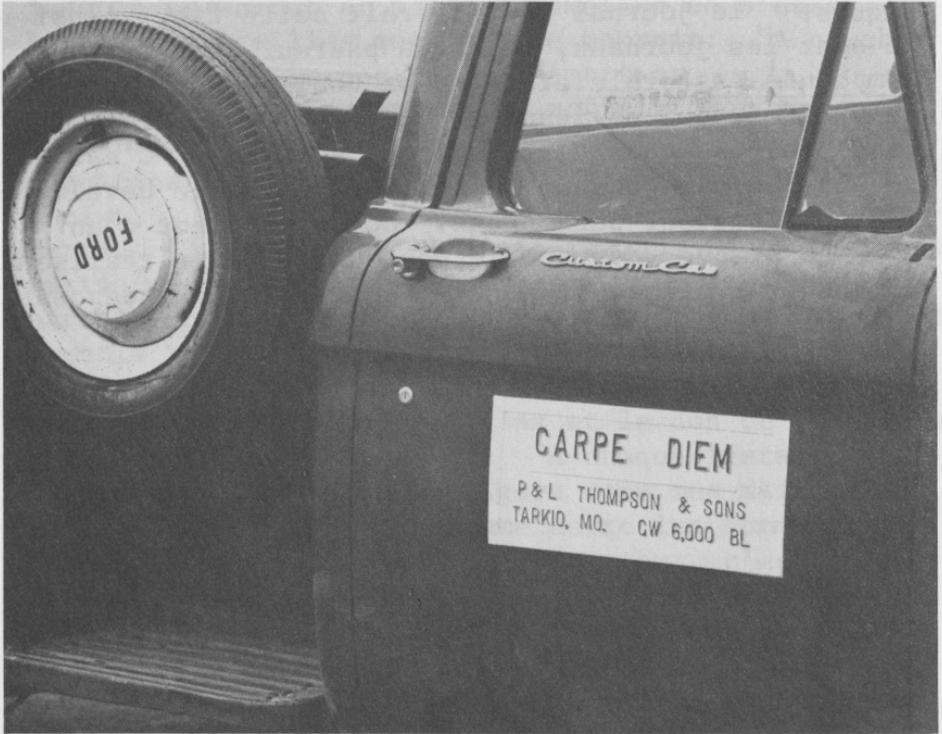
Ces romans finissent, comme des mémoires doivent le faire, quand on voit clair. Ces deux hommes, Louis qui se cachait dans sa haine et le pasteur qui se cachait derrière "l'autorité du livre saint" (G:24), avaient besoin de trouver leurs êtres authentiques: le journal leur offrait cette fin. Ainsi ce sont les journaux, celui du pasteur dans La Symphonie pastorale et celui de Louis dans Le Noeud de vipères, qui deviennent eux-mêmes des forces essentielles, changeant ceux qui écrivent. C'est que le journal joue un rôle capital dans le développement de l'auteur-personnage. Comme on vient d'en voir la preuve, dès que le pasteur et Louis réalisent leur but et bien qu'ils terminent leurs journaux en états antithétiques, ils achèvent leurs écrits.

ANNE DEAM
UNIVERSITY OF KANSAS

Notes

¹François Mauriac, Le Noeud de vipères (Paris: Bernard Grasset, 1933), p. 32. Toutes les citations du Noeud de vipères renvoient à cette édition et ci-après seront indiquées par la lettre M.

²André Gide, La Symphonie pastorale (Paris: Gallimard; Collection Folio, 1978), p. 11. Toutes les citations de La Symphonie pastorale renvoient à cette édition et ci-après seront indiquées par la lettre G.



CARPE DIEM
P & L THOMPSON & SONS
TARKIO, MO. CW 6,000 BL